

## EVALUATION DE L'ACTION DES DROGUES

Charles Melman

J'étais particulièrement content d'entendre Michel Tibon-Cornillot que déjà nous avons eu le plaisir d'écouter, il y a une dizaine d'années je pense, plus de dix ans, dans notre Association, et nous devions à Contardo Calligaris de le connaître. Déjà nous avons été très intéressés par vos thèses à l'époque. Alors, grand merci d'être ici aujourd'hui avec nous, et peut-être pourrions-nous un peu dialoguer sur ces questions. Je serais content que vous me disiez si vous me trouvez aussi sirupeux que vous semblez le craindre, je sais bien que la Méthadone se donne volontiers dans du sirop ! mais enfin ce n'est pas tout à fait de cela dont il va être question.

Il y a le problème méthodologique, me semble-t-il, le problème de la différence entre l'herméneutique – c'est-à-dire la certitude que les discours qui nous régissent ont finalement un sens caché, occulte, et que nous avons à le percer – et donc une différence entre l'herméneutique et l'interprétation analytique. Et je suis particulièrement heureux d'intervenir après vous car il me semble que ceci peut-être aujourd'hui particulièrement sensible, c'est-à-dire la différence radicale qu'il peut y avoir entre cette certitude, justifiée bien entendu, éminemment validée, et qui dès lors assurément se fonde, en vient à supposer un organisateur, que ce soit qui l'on voudra, l'Etat, pourquoi pas ! et puis l'interprétation analytique et ce qui est spécifiquement sa visée.

Pour entrer plus vivement dans notre sujet je dirais qu'il y a des drogues - quelles soient naturelles ou bien qu'elles soient fabriquées dans les alambics -, qui peuvent soulager de la douleur d'exister, je commencerai comme ça.

## EVALUATION DE L'ACTION DES DROGUES

Et c'est pourquoi d'emblée je me permets de récuser toutes les explorations ethnographiques, car il est bien évident que les drogues peuvent servir à des usages tout à fait différents. Donc les chamanes, et tout ce que nous savons, je me permets d'emblée de le récuser, ce n'est pas à cela, ce n'est pas à des apprentis chamanes que nous avons affaire. Nous avons affaire chez nous à ce qui se présente comme ceci : il y a la douleur à exister et il y a des drogues qui peuvent la soulager. Vous avez bien fait de rappeler la guerre de l'opium mais il faut souligner que l'opium a tout de même occupé une zone culturelle et géographique où la douleur d'exister se trouvait au centre de la spéculation philosophique et religieuse. Et cela s'appelait en particulier, et continue de s'appeler entre autre, le bouddhisme.

Il est bien évident que chez nous, l'assimilation de l'existence à ce qui serait douleur est sacrilège dans la mesure où l'existence qui nous est donnée par Dieu doit être supportée par la joie. Du même coup, le traitement de l'existence comme douleur ne peut être perçu par nous spontanément que comme sacrilège, et je dirais que c'est peut-être pour cela que des toxicomanes sont traités comme s'ils n'étaient pas des enfants du Bon Dieu, "tant pis pour eux !".

De cette douleur d'exister je dirai qu'elle est évidemment, pour tous les parlêtres, éminemment motivée, ce n'est pas un parti pris métaphysique, philosophique, une option parmi d'autres. Elle est éminemment motivée pour raisons que nous savons et qui sont que pour nous le monde auquel nous avons affaire est un monde d'ersatz, de substitution, de substituts, de semblant. Le moi est un ersatz, un semblant, celle que j'aime est un ersatz, un semblant. Ce n'est pas forcément ce qui peut spécialement conduire à la fête permanente, ni à la réjouissance.

Le problème est que celui qui s'engage dans ce traitement de la douleur d'exister ne sait pas qu'il va quitter une économie psychique pour une autre. Cette économie psychique qu'il va quitter, c'est l'économie propre au langage, celle qui est mise en place par le langage, et il va la quitter pour une économie désormais régie par le signe. Et c'est cette mutation qui va le rendre étranger au lien social dans la mesure où c'est le discours, c'est-à-dire ce qui est soutenu par le langage, qui ce lien social l'établit. Cette écriture de signes, dont il dépend maintenant, est rudimentaire, élémentaire, puisqu'elle est réduite aux signes qui viennent connoter la présence et l'absence, le plus et le moins, le zéro et le un, écriture qui est donc celle-là même de nos machines à calculer et donc du même coup de la science ; ça passe ou ça ne passe pas, il y en a ou il n'y en a pas, c'est comme cela que marche la science.

Ce système, c'est cela qui est curieux, n'est pas nouveau pour la psyché, c'est cela qui est étrange, parce que chaque enfant passe par cette étape, dite par Winnicott de "l'objet transitionnel", et où précisément il va jouer de la présence et de l'absence, du plus et du moins, du zéro et du un, avant d'arriver à cette mutation essentielle pour l'intelligence – alors c'est là qu'il y a une espèce de grand truc, de grand séisme, de grande coupure qui fait que ça ne va plus être comme avant –, c'est qu'il est saisi sans le savoir par la conception de cette défaillance radicale qui fait que désormais le plus, la présence ne brille plus qu'à cause de cette défaillance radicale, et que l'absence ne fait qu'articuler la permanence, la garantie du retour : ce n'est pas là mais parce que cela va revenir. Et

## EVALUATION DE L'ACTION DES DROGUES

ce dont je suis en train de parler s'appelle évidemment, de façon plus rude, la castration, c'est-à-dire ce qui se passe avec la substitution du signifiant au signe.

Or, il reste manifestement chez chacun d'entre nous une grande aspiration au maintien de cette simplicité initiale, c'est-à-dire d'une écriture de signes, et comme le montrent deux traits que je vais vous proposer, essentiellement différents :

— le premier trait, c'est la sympathie populaire que suscitera toujours la névrose traumatique. Or la névrose traumatique est précisément organisée sur ce principe du "il n'y en a plus, mais il y en avait", ou "il aurait pu y en avoir", autrement dit ce type d'écriture inaugural du plus et du moins, et l'on sait que c'est cette croyance dont Freud a dû se dégager au départ, en dépit des fantasmes, ou de la réalité vécue par ses jeunes patientes. Leur histoire était-elle traumatique ? Dans de nombreux cas il était vrai que c'était traumatique, c'est indiscutable ! Les braves filles avaient connu des problèmes de la part de l'oncle, du papa, du grand-père, du valet de chambre, etc., de la gouvernante, de qui l'on voudra, bien entendu ! Mais il reste que même lorsque c'était réel, il est bien évident que ce réel, cette réalité venait, si je puis dire, susciter, encourager ce retour à un monde aussi simple, aussi pur que celui qui est écrit par le plus et le moins, c'est-à-dire « il n'y en a pas, mais c'est bien parce que j'ai été blessée, c'est bien parce que j'ai été meurtrie », pour un peu il y en aurait eu !

— Le deuxième trait que je veux relever, qui est tout à fait hétérogène pour marquer ce succès, cette sympathie que l'on a toujours pour cette écriture primitive, c'est le succès de l'écriture scientifique. Et je crois que ce succès, puisque c'est celui qui alimente aujourd'hui toutes nos machines, répond à la question de savoir comment on devient toxicomane aujourd'hui. Parce que tous ceux qui s'y intéressent peuvent dire que l'on ne devient pas toxicomane pour une histoire de biographie mal foutue. Et je mettrai au défi quiconque de dire "voilà, on est devenu toxicomane parce qu'il y a eu tel épisode, ou telle spécificité, ou tel événement, ou telle constellation, ou telle disposition." Devant les biographies de toxicomanes on retrouve le désarroi et les malfaçons parfaitement ordinaires, parfaitement quelconques.

Il y donc cette question, comment, pourquoi devient-on toxicomane aujourd'hui ? Par quels biais et par quelles voies ? C'est entré par où ? Eh bien, ce que j'avance, ce que je propose, c'est que c'est entré par ce qui est aujourd'hui cette idéologie dominante, c'est-à-dire le souci d'une langue exacte parce que scientifique et dont la promesse est évidemment de pouvoir nous donner un accès simple, direct à un objet qui serait satisfaisant, c'est-à-dire le *vrai* objet, pas l'ersatz ! Le *vrai* !

Et je voudrais pour preuve de ce que j'avance, et que j'ai déjà été amené à faire remarquer à plusieurs occasions, le discrédit qui est aujourd'hui publiquement porté sur l'instance qui est précisément l'instance représentative de ce déficit essentiel dont j'ai parlé un peu plus tôt, c'est-à-dire le phallus, en tant qu'il est devenu aujourd'hui dans notre chère société, un objet de scandale. Un objet de scandale puisque ce n'est sûrement pas par hasard si, comme vous le savez tous, le père a perdu toute puissance dans sa famille, au profit d'une autorité parentale bisexuée, c'est-à-dire que..., enfin je ne veux pas développer trop là-dessus, peu importe ! On voit brusquement la Une des journaux et des télé occupée par les scandales de la pédophilie ! C'est quoi le scandale de la

## EVALUATION DE L'ACTION DES DROGUES

pédophilie ? La pédophilie a toujours existé, il y a toujours eu des réseaux, il y a toujours eu des machins comme ça ! Ce n'est pas brusquement un phénomène qui se révèle. Ce qui se révèle par contre, c'est effectivement que c'est susceptible de faire la Une des journaux et d'entraîner une grande émotion. Voilà brusquement que l'on découvre qu'il existe des pédophiles, mais enfin ! nous avons tous eu une enfance tout de même ! C'est-à-dire que chacun évidemment, en tant qu'enfant, a bien pu remarquer qu'il y avait autour de lui des adultes qui pouvaient avoir des tendances singulières et des attachements singuliers pour les enfants. Mais aujourd'hui c'est dénoncé, c'est devenu Le scandale, Le scandale du siècle, alors que si vous y prêtez un peu attention vous voyez très bien comment ce qui est là dénoncé comme scandaleux, c'est le phallus devenu corrupteur, corrupteur de l'enfance entre autre, et qu'il importe avant tout de réprimer. L'entrée dans la sexualité ne s'est jamais faite dans un caisson stérile pour personne ! Je veux dire que l'entrée dans la sexualité s'est forcément faite pour chacun d'entre nous par des moyens qui étaient plus ou moins septiques, c'est le cas de le dire !

En tout cas, il est clair que pour la science la jouissance sexuelle perd son primat, pour ne plus figurer que parmi d'autres : les jouissances scopiques, auditives, et ce qui a très bien été analysé par le groupe qui travaille avec Marcel Czermak à Sainte Anne (Marcel Czermak qui n'a pas pu être là parce qu'il est à Barcelone pour d'autres soucis), les jouissances d'enveloppe, les jouissances musculaires ; toutes ces jouissances sont caractéristiques de quoi ? Mais ce ne sont plus des jouissances d'objet, ce sont des jouissances du corps, et je trouve que Yves Smadja et Patrick Petit en ont parfaitement rendu compte dans leur exposé, il s'agit maintenant de pouvoir enfin jouir de son corps, alors que, comme Lacan l'a parfaitement fait remarquer, la jouissance phallique se tient hors-corps, et qu'il y a là toujours une jouissance qui manque, c'est-à-dire celle du corps.

Ce que nous raconte le toxicomane, c'est la vérité. Il nous dit la vérité de ce qui est aujourd'hui l'idéologie dominante, scientifique et économique, car le fantasme qui anime l'économie de marché invite à venir goûter l'objet, le *vrai*, que tous pourront maintenant apprécier. Je veux dire que c'est sa multiplication à l'infini qui va justifier la vérité de mon appétence, sa légitimité, c'est que tout le monde en veut ! Alors si tout le monde en veut, c'est que c'est sûrement le bon, et le *vrai* ! Donc c'est assurément une bonne affaire, et nous savons combien la drogue, par ses implications économiques, participe elle-même éminemment de cette économie de marché qu'elle vient en quelque sorte couronner.

Alors dans tout cela, Michel Tibon-Cornillot a parfaitement raison de faire remarquer que, après tout, le nombre des toxicomanes, même les incidences mortelles, etc., que finalement à côté du nombre de ceux qui prennent aujourd'hui les petites pilules licites, cela reste faible et vient cacher, dissimuler cet autre marché des psychotropes où la France se trouve championne là encore ; il a tout à fait raison bien entendu de le souligner, mais la seule réserve que je me permettrai d'émettre sur ce point, c'est que je ne pense pas que ce soit le bon biais pour viser et mettre en cause la toxicomanie elle-même.

Cette généralisation des psychotropes et même lorsque certains que nous connaissons provoquent des effets d'assuétude, c'est clair, nous connaissons des patients qui ont eu des

## EVALUATION DE L'ACTION DES DROGUES

problèmes de sevrage avec des drogues prescrites sur ordonnance et auxquels il fallait donner d'autres drogues pour permettre le sevrage de la première. Eh bien, je ne crois pas néanmoins que ce soit le bon moyen, le bon biais, pour viser le problème de la toxicomanie parce que ces quelques remarques que j'essaie de mettre en forme me semble-il entraînent, elles, des conséquences qui sont immédiates. Ce ne sont pas seulement, pardonnez-moi, des considérations sur la manière dont nous sommes dupés, mais ce sont des remarques sur ce que nous, ici, dans notre modeste rôle, nous pouvons faire. Je vais vous le dire, vous allez voir, vous allez avoir toutes les solutions !

### DISCUSSION

M. Tibon-Cornillot :

Non, mais vous me permettez quand même de rectifier le rôle que vous m'accordez !

C. Melman :

Mais c'est pour cela que je vous ai demandé de rester là !

M. T.- C. :

Oui, ça je l'avais bien compris...

C. Melman :

Bon. D'abord, première tâche, il s'agit d'établir sur la drogue le corpus de savoir qui nous fait défaut, c'est la première tâche, il faut mettre en place, il faut organiser, il faut produire sur la drogue un corpus de savoir qui ne soit plus à la remorque de celui des toxicomanes. Car il est bien évident que nous nous laissons tous gruger par ceci que le toxicomane souffre mais il nous donne en quelque sorte, bien entendu, à nous, le sentiment que le vrai savoir, c'est-à-dire celui de la jouissance, c'est lui qui l'a, et que, nous, nous sommes finalement de pauvres timorés par rapport à lui, nous sommes de timides petits bourgeois, lui au moins il est allé jusqu'au bout et le *vrai* objet il sait ce que c'est, ou la *vraie* jouissance.

Alors qu'avons-nous à lui proposer comme marchandise ? De la substitution ? Un substitut, c'est-à-dire le type de dénomination qui laisse justement croire qu'il y a un objet qui serait le vrai, et c'est pourquoi je dis que c'est une dénomination tout à fait criminogène, car elle laisse penser "ça n'est qu'un ersatz que l'on te donne", donc il y a le vrai ! Et si, du fait de cette nomination, le toxicomane cherche néanmoins à produire des effets de flash, ce que ce substitut évite, en s'injectant des produits divers, ou en associant des tas d'autres choses, il faut d'abord s'en prendre à cette dénomination elle-même, qui lui dit non pas que c'est un objet à visée thérapeutique mais que c'est un sous-produit, qu'on lui file un sous-produit pour l'amener simplement à se tenir tranquille, ce n'est pas ce genre de propos qui peut amener quiconque à se tenir tranquille, c'est un excitant, c'est un incitateur. Bon. En tout cas il y a, me semble-t-il, à établir d'abord sur la drogue et la toxicomanie un corpus de savoir qui prenne ses responsabilités. Est-ce que ce sera forcément le bon, le juste, le vrai ? Mais il s'agit de dire que le toxicomane ne fait que réaliser l'idéal de la science et de

## EVALUATION DE L'ACTION DES DROGUES

l'économie de marché réunis. Le produit drogue, c'est le rêve, c'est l'idéal de toute entreprise de marketing, comment faire que le client soit accroché de telle sorte qu'il ne puisse plus jamais s'en passer ? Ce que je dis c'est vraiment tout bête ! Et c'est le toxico qui passe par tout ça, c'est la mode ! C'est-à-dire que cela fait partie de notre ambiance culturelle.

Deuxième chose à faire valoir : il faut considérer enfin le drogué, – on y arrive petit à petit, mais il a fallu quand même insister là-dessus –, non pas du tout comme quelqu'un qui relève de la police ni de la justice, mais nous savons que c'est un malade pour des raisons de concept, c'est-à-dire que son corps est habité de pulsions ; une fois qu'il a commencé, seul il ne peut les contrôler, et que ces pulsions vont le conduire à la mort. Nous le trouvons dans un état qui cliniquement est un état de maladie ; vous avez tous rencontrés des toxicos qui veulent s'en sortir, ou qui le disent, puisque comme cela a été très bien souligné au cours de ces journées, on ne peut faire foi à leur parole puisqu'ils n'en ont pas de parole. Ils n'en ont pas du fait même de cette mutation que j'ai signalée tout à l'heure, que leur parole n'a pas de valeur, que personne ne peut s'y fier et surtout pas eux, même si elle peut être pathétique.

Donc reconnaître que le toxico est un malade, ce qui évidemment convient mal à une période où il faut combler le déficit de la Sécurité Sociale, il faut bien dire les choses tout bêtement, cela ne plaît pas du tout au Ministère, cela ne l'arrange absolument pas, c'est clair ! Mais d'un autre côté, il faut aussi savoir ce que l'on veut, savoir si l'on veut que se produise une espèce d'élimination spontanée de toute une frange de la jeunesse, une frange importante, quand vous voyez les jeunes qui sont captés par cela et que vous êtes comme cela, complètement impuissants, vous ne pouvez rien faire, vous ne pouvez rien leur dire, vous ne pouvez rien agir ! Vous voyez les familles complètement ahuries, complètement impuissantes, complètement désorganisées, prisonnières. Alors il faut là faire quelque chose, et je pense que la première c'est de bien faire valoir ce statut, je dirais pour des raisons conceptuelles, pas sentimentales, pas politiques, mais pour des raisons conceptuelles : le toxico, une fois qu'il est pris dans son affaire, il s'agit d'un malade et si c'est un malade, eh bien il faut le soigner, voilà ! Alors il faut se mettre à le soigner, il faut être des "soignants", pas des "intervenants", pardonnez-moi de revenir là-dessus, car effectivement, comme Alain Dufour le faisait remarquer, le poids des signifiants (ou vous-même tout à l'heure), le poids des signifiants dans cette affaire est considérable.

Une chose encore, les produits de substitution, entre guillemets moi j'appelle cela "les produits d'émergence" et je dois dire que c'est même grâce à cette insistance que se sont ouverts des centres qui s'appellent « Émergence », même si, je le regrette, je n'ai pas pu avoir assez d'influence pour que ces centres se fassent à mon goût, c'est-à-dire avec un corps de soignants capables de prendre en charge les gens qui venaient là demander leur flacon ou leurs comprimés, mais cela viendra, cela se fera. Quel est l'intérêt de ces produits ? Guérissent-ils de la toxicomanie ? Non, ils ne guérissent pas de la toxicomanie, non ! Ils guérissent de quoi ? Ils ne guérissent de rien, ils empêchent une seule chose : qu'il y ait là un certain nombre de jeunes qui se sont trouvés coincés dans cette affaire et qui ne savent plus comment en sortir ; cela leur permet de ne pas mourir dans les quelques années qui suivent du Sida ou de l'hépatite, c'est un petit quelque chose, cela leur permet ça !

## EVALUATION DE L'ACTION DES DROGUES

Et puis aussi si on le veut, et si l'on veut se donner les moyens, eh bien cela permet de commencer à engager avec eux — c'est difficile, je suis au courant de tout ça —, d'engager avec eux une relation psychothérapique parce qu'ils commencent à pouvoir parler, ceux qui le veulent, il y en a qui évidemment viennent chercher le Subutex pour poursuivre leur galère, ou bien la compléter, ou le revendre, tout ce que vous voulez ! Mais tout ça fait partie de la vie, ce n'est pas cela qui vient mettre en cause la méthode, le seul problème c'est déjà de les empêcher, de les aider à ne pas disparaître dans les années qui viennent, donc déjà de leur donner un petit peu de chance pour qu'un jour peut-être, s'ils veulent s'en sortir, ils soient en état somatique de s'en sortir.

Et puis, je dis bien, d'engager avec eux une relation psychothérapique puisqu'ils sont particulièrement aptes au transfert, et ça je ne sais pas où c'est signalé. Ce sont des gens qui ne demandent que cela. Ils ne demandent que ça et on ne fait rien. Particulièrement aptes et c'est même particulièrement difficile à manier avec eux puisque le transfert, comme le savent ceux qui y sont confrontés a un rôle, je dirais, stimulant, a un rôle un peu excitant vis-à-vis de la toxicomanie, et qu'il faut savoir — mais il se formera sûrement des praticiens qui sauront là-dedans se débrouiller —, il faut savoir comment le manier, comment être disponible parfois tous les jours de la semaine, y compris le week-end, parfois la nuit, etc., savoir comment gérer cette affaire si l'on veut véritablement s'en occuper.

Et puis je terminerai par une toute petite remarque, un souhait que j'ai déjà fait et dont je regrette qu'aujourd'hui nous n'ayons pas eu l'occasion de le voir réalisé, il y a évidemment, et Michel Tibon-Cornillot nous l'a très bien dit tout à l'heure, il y a à faire l'analyse des langages, premièrement de celui qui concerne les toxicomanes, des discours qui le concernent, mais aussi le parler des toxicomanes eux-mêmes. Et quand — cela a été évoqué au cours de ces journées —, quand on dit "se shooter", ce n'est pas tout à fait insignifiant, cette métaphore qui est à la fois sportive et qui consiste à mettre justement pile dans le but, mais dans la mesure où là on est à la fois l'avant-centre qui shoote, et puis on est en même temps le gardien qui bloque le ballon, vous voyez que c'est une drôle de gymnastique ! Eh bien "se shooter", par exemple, ce n'est pas une métaphore quelconque, et il y a bien sûr ce travail (j'espère qu'il a déjà été entrepris, peut-être déjà publié, je ne sais pas) qui est l'analyse de leurs propos.

Je vous signale à cette occasion, à ceux qui ne le savent pas qu'il y a une merveilleuse revue qui me paraît la plus juste sur cette question, c'est celle réalisée par les drogués eux-mêmes et qui s'appelle *ASUD*. Je dois dire que c'est le type de revue à laquelle je me suis tout de suite abonné parce que j'y apprend, je veux dire qu'ils racontent là leurs galères, leurs paroles, leurs images, leur paranoïa. Parce qu'il est bien évident que dans ce type d'écriture par signes, le plus est aussi mauvais que le moins, puisqu'il n'assure pas la paix éternelle, sauf évidemment quand on s'engage dans l'overdose, et c'est ce pourquoi l'overdose n'est pas un accident, l'overdose est inscrite en quelque sorte dans les prémisses de la toxico-manie.

En vous faisant remarquer, pour terminer, que l'économie du sujet, y compris somatique, celle qui est ordonnée par les règles du langage, elle résiste, cette dite économie pendant longtemps

## EVALUATION DE L'ACTION DES DROGUES

à la toxicomanie, quelle preuve en avons-nous ? La preuve que nous avons, c'est que si le débutant obtient d'abord un effet de flash avec une petite dose, il va être obligé d'augmenter, ce qui veut dire qu'au bout d'un certain temps l'organisme réagit en disant "Tu croyais que c'était ça le *vrai* objet, eh bien non pas du tout, ce n'était encore qu'un semblant !", alors il est obligé d'augmenter. Et cette augmentation fait que ça marche ! mais au bout d'un certain moment ça ne va plus, c'est redevenu un semblant, alors il faut de nouveau augmenter, ce qui montre qu'il y a donc, de la part de cette économie mise en place par le langage aussi bien au niveau somatique qu'au niveau psychique, une résistance au passage à cette écriture par signes, et que nous devons en tirer profit.

Donc, pour conclure, s'il est vrai que la toxicomanie est un effet de notre ambiance culturelle et de ses idéaux, serions-nous en mesure d'introduire dans cette ambiance et dans ces idéaux le type de petit pavé qui viendrait un tout petit peu déranger la fiesta, qui viendrait un petit peu dire "là, à ce niveau-là, il y a quelque chose qui fait problème, qui ne va pas, et les responsables ne sont pas d'abord les victimes, c'est l'ambiance, c'est le contexte." Finalement ils nous renvoient la propre image que nous n'osons pas, nous, assumer ; nous n'osons pas, nous, en général aller jusqu'au bout, alors il y en a qui sont assez jeunes, donc assez héroïques pour y aller. Donc ce sera récusé bien entendu, c'est normal ! Mais en tout cas, le faire, et puis voir un petit peu ce que cela donne et même si éventuellement ça ne coupera pas un petit peu l'appétit d'un certain nombre de jeunes tout à fait sincères, tout à fait intelligents, compétents et qui, une fois qu'ils sont embringués dans cette histoire, se trouvent captifs et dans une situation où leurs responsables sont irresponsables.

Voilà ce que je voulais donc raconter là-dessus en remerciant vivement les organisateurs de ces journées Jean-Louis Chassaing, Patrick Petit, Alain Dufour et tous ceux qui s'y sont associés ; car moi je constate que l'on progresse, je constate que ça bouge et je suis persuadé que ce type de rencontres, aussi modeste soit-il, ne pourra que contribuer à l'établissement de ce corpus de savoir.

Michel ?

M. T. - C. :

OK pour la désignation d'un autre discours que le mien, effectivement je ne parle pas à partir de l'expérience psychanalytique, mais je me suis sans doute fait mal comprendre, je ne suis pas du tout du côté de l'herméneutique, l'herméneutique et la magie pour moi ont pas mal de liens et donc la pression comploteuse et la désignation du terme d'État est, disons, dans ce que j'essaie d'écrire en ce moment, provisoire. Il est bien évident que cela se joue plutôt, j'ai dit de façon très provisoire encore "Autre", je ne sais pas si cela a un sens pour vous, j'avais cru faire un effort et faire quelques pas dans votre direction, en le désignant Autre.

Le deuxième point aussi, c'est que j'ai très très longtemps, par ma formation biochimique, été très méfiant à l'égard de la psychanalyse parce que je n'y connaissais pas grand chose,

C. Melman :

Il faut continuer !

M. T. :

Et je continue, je continue hardiment sauf que quand même, cette histoire de réflexion sur les toxiques, qui n'est pas au centre de ma recherche, le centre de ma recherche se trouve dans

## EVALUATION DE L'ACTION DES DROGUES

un livre que j'ai fait du reste, au Seuil, *Les corps transfigurés*, à la collection Sciences Ouvertes, sur les problèmes du génie génétique. Cette histoire des toxiques m'a passionné parce que là j'ai retrouvé quand même ce qui était un peu au cœur d'un certain type d'analyse sérieuse, c'est-à-dire tout ce qui se joue autour du langage. Et au fur et à mesure que j'ai tiré sur cette ficelle, j'ai été obligé de repartir dans des directions que j'avais..., et entre autre de remettre en question l'aspiration à un certain type d'objectivité qui est celui qui accompagne toute personne passionnée par les sciences et particulièrement par la chimie.

Et ma dernière remarque que je voudrais donner, je n'ai pas pu..., il y avait plein de choses que j'aurais voulu aborder, j'ai beaucoup regretté, en ce qui concerne la substitution Méthadone, Subutex, que personne n'ait eu le courage, et j'avais là tout un travail sur le placebo. Le placebo est une merveille parce que c'est une substitution d'une molécule active, vous savez, vous connaissez l'affaire, de quelque chose qui est peut-être une autre molécule, toujours du reste, et qui est inactive. Or il se trouve, comme vous le savez sans doute, qu'on peut en suivre, au niveau sanguin par exemple, quand on injecte un placebo correspondant à tel autre type de molécule active, on peut en suivre l'effet plaquettaire ou autre, et j'ai toujours regretté, je terminerai simplement là-dessus, que personne n'ait eu le courage au moment de la substitution de mettre à la place de la Méthadone, cela a beaucoup fait rire mon collègue de Lille, de mettre à la place un énorme placebo à caractère national et dont je suis maintenant convaincu qu'il aurait eu un effet absolument gigantesque, sachant que, comme vous le savez, on est sûr maintenant que la facilitation des cures de sevrage vient de ce que les produits, héroïne et autres, sur le marché, sont de moins en moins concentrés par exemple.

C. Melman :

Alors je vais vous livrer un grand secret, mais il ne faudra surtout pas le répéter, c'est que dans de très nombreuses cures de sevrage on fait un usage important du placebo, bien sûr, mais par injection. Et d'ailleurs le toxico le fait lui-même quand il va chercher de l'eau du caniveau qu'il met dans sa seringue pour se l'injecter, je veux dire que le placebo..., et il a des effets de flash ! Voilà.